

La question de la langue dans *Perdre la Demeure* de Pham Van Ky (2) : La langue comme outil de domination et moyen de résistance

Chris Belouad

Pham Van Ky, le fait colonial et les problématiques interculturelles

Pham Van Ky (1916-1992) est un auteur vietnamien d'expression française. Né en Indochine française, il y reçoit une éducation en français, avant de s'installer en 1938 en métropole pour y poursuivre ses études. Il fera de la France son pays d'adoption et vivra dans la région parisienne jusqu'à sa mort. Entre 1947 et 1964, il écrit six romans qui sont publiés par les maisons d'éditions françaises les plus réputées : Gallimard, Grasset et Le Seuil. Trois de ces romans (le « triptyque indochinois » : *Frères de Sang*, *Celui qui Régnera* et *Des Femmes assises çà et là*) sont en partie inspirés de l'expérience de l'auteur : celle d'un « Indochinois » francophone écartelé entre les deux cultures. Ces romans traitent donc directement du fait colonial indochinois et de ses répercussions sur le plan de la langue, de la culture et des problèmes interculturels. Les trois autres œuvres (le « triptyque asiatique » : *Les Contemporains*, *Les Yeux courroucés* et *Perdre la Demeure*) ont pour point commun de se dérouler dans le cadre historique et géographique plus large de la Chine et du Japon du XIX^e siècle. Gérard Siary souligne, dans un article consacré aux images de l'Extrême-Orient, que le Japon et la Chine deviennent « (...) dans les romans du Vietnamien Pham Van Ky, des modèles à suivre¹. ». On imagine aisément l'intérêt que l'auteur pouvait ressentir pour ces deux grands voisins qui ont connu un sort différent de son Vietnam natal lors de l'arrivée de l'Occident en Asie².

Que se passe-t-il quand un pays est amené, de façon plus ou moins forcée, à s'ouvrir au monde ? Quelles répercussions pour les individus qui sont pris entre deux cultures ? Quelles stratégies pour s'approprier la culture de l'autre sans perdre la sienne ? Est-ce seulement

1 Gérard Siary, « Images et contre-images de l'Extrême-Orient au Japon et en Occident », *Revue de littérature comparée* n° 297, 2001, p. 76.

2 Sur le plan biographique, rappelons que Pham Van Ky était passé par le Japon et par la Chine avant de s'installer à Paris dans les années 1930. Il serait d'ailleurs intéressant de comprendre dans quelle mesure ce voyage a influencé le choix de l'auteur de situer l'action de *Perdre la Demeure* au Japon.

possible et souhaitable ? Ce sont quelques-unes des questions que pose l'auteur dans son « triptyque asiatique ». De ces trois romans, c'est le dernier, *Perdre la Demeure*, qui semble avoir traité cette problématique de la façon la plus aboutie. Cette qualité a d'ailleurs été reconnue au moment de sa publication, puisque cette œuvre, sortie dans la Collection Blanche de Gallimard, a reçu en 1961 le Grand Prix du roman de l'Académie française.

1) Un contexte : le front pionnier du Hokkaido dans les années 1870

L'auteur a choisi de situer l'action de *Perdre la Demeure* dans le Hokkaido des années 1870, alors en cours de développement par le Japon impérial : on peut parler de « front pionnier³ ». L'allusion à la conquête et à la mise en valeur d'un nouveau territoire n'est bien entendu pas fortuite. Contrairement aux œuvres du triptyque indochinois, ce roman n'aborde pas directement le fait colonial, ce qui ne l'empêche cependant pas de traiter, de façon indirecte, certaines thématiques qui y sont liées. Le choix du Hokkaido permet à l'auteur de créer sur ce front pionnier une société coloniale en miniature, avec sa propre hiérarchie sociale clairement établie. Au sommet de cette « société », un petit groupe lui-même divisé en trois « clans » : les Japonais, les Anglo-Saxons et les Français. Watakashi Hizen, narrateur du roman, est un officier japonais chargé d'assurer la sécurité d'un chemin de fer en cours de construction sur l'île septentrionale. Il est accompagné de sa femme, de ses enfants, et d'un interprète, Katsu. Le chantier est mené par des ingénieurs anglo-saxons, notamment Hart, Antell et Derbeck, tandis que des Français, l'officier Neufville et son subordonné, se chargent de l'instruction des troupes japonaises de Hizen. Comme nous l'avons mentionné dans un premier article consacré à ce roman⁴, les personnages occidentaux sont inspirés des *o-yatoi-gaikokujin*. Deux personnages occupant une position plus marginale, le marchand chinois Hou Ki et son acolyte Yatoi, viennent compléter cette petite société. Mentionnons enfin deux groupes numériquement majoritaires mais relégués au bas de cette pyramide sociale : d'une part les soldats japonais commandés par Hizen et instruits par Neufville, et d'autre part la main d'œuvre du chantier, une troupe hétéroclite de Chinois, de Coréens et d'Aïnous.

Jack A. Yeager, spécialiste de la littérature vietnamienne francophone, va jusqu'à définir Hizen, qui parle anglais et français, comme un agent de liaison entre les « maîtres » (*masters*)

3 Pour un article récent en français sur la colonisation du Hokkaido, on pourra consulter : Noémi Godefroy, « Hokkaido, an zéro » in *Cipango Cahier d'études japonaises n° 18 : Le Japon et le fait colonial (I)*, 2011, p. 105-133.

4 Chris Belouad « *Perdre la Demeure* de Pham Van Ky, auteur vietnamien d'expression française : Autour du capitaine Hizen et de ses relations avec les autres personnages », *Gallia, Bulletin de la Société de Langue et Littérature françaises de l'Université d'Osaka* n° 52, 2013, p. 71-80.

et les « esclaves » (*slaves*). L'analogie avec une société coloniale, voire esclavagiste, est ici explicite⁵.

À la suite d'un deuxième article⁶ abordant le problème de la langue dans ce roman, et plus particulièrement le rapport du narrateur à la langue, nous allons poursuivre, dans notre troisième article consacré à *Perdre la Demeure*, l'étude de cette question. Cette fois, nous allons élargir la problématique et examiner les différentes « stratégies linguistiques » employées par les personnages, des tentatives de domination aux actes de résistance, en passant par des usages plus ambigus.

2) Une tentative de domination par la langue

Comme nous l'avons déjà souligné dans notre précédent article sur la question de la langue⁷, dès les premiers pages du roman, le narrateur fait référence à un emploi belliqueux de la langue, en donnant à l'ironie occidentale le double qualificatif d'*arme blanche* (la mise en italique est de Pham Van Ky) et d'« arme des Blancs » (p. 10⁸). Le même qualificatif sera appliqué quelques pages plus tard au télégraphe (p. 20). Explorons plus avant cet aspect de la langue en examinant la façon dont, au cours du récit, cette « arme » est employée par les Blancs pour intimider, voire pour chercher à dominer le Japonais Hizen⁹.

Toujours dans les premiers chapitres du roman, quand les Occidentaux estiment que l'officier japonais a dépassé ses prérogatives, ils n'hésitent pas à le convoquer dans la tente d'un des leurs. Sont présents Hart, Neufville et Derbeck. À peine Hizen s'est-il assis auprès du trio que les hostilités commencent :

Derechef, ils me firent front. Bien. C'était donc une guerre à trois contre un. Ouvrant le feu, Neufville réclama la présence de Katsu, l'interprète. Je lui suggérai de s'exprimer en anglais. Piqué au vif, il me rétorqua que la langue de Voltaire est langue universelle. Le voilà dressé contre Hart. [...] Je lui fis remarquer que Hart et Derbeck parlaient à merveille le japonais. Il me répondit que ce n'était pas son cas et qu'il avait autant de raison qu'eux

5 Jack A. Yeager, *The Vietnamese Novel in French: A Literary Response to Colonialism*, University Press of New England, 1987, p. 84.

6 C. Belouad, « La question de la langue dans *Perdre la Demeure* de Pham Van Ky, dans le cadre du processus d'occidentalisation du narrateur », *Bulletin annuel des études françaises de l'Université Kwansei Gakuin*, n° 46, 2013, p. 83-95.

7 *Ibid.*, p. 86-87.

8 Dans cet article, toutes les citations du roman étudié sont tirées de l'édition suivante : Pham Van Ky, *Perdre la Demeure*, Gallimard, 1961.

9 Au niveau de ce que Gérard Genette appelle le paratexte, on notera que le bandeau de *Perdre la Demeure* reprend cette expression et affiche les mots « ... devant les armes blanches », ce choix éditorial illustrant bien l'importance de cette problématique de la langue dans le roman.

de participer à l'entretien. (p. 61)

D'emblée, les Occidentaux cherchent à instaurer un rapport de force linguistique qui leur serait favorable. Et le narrateur est bien conscient qu'il s'agit d'une situation de conflit, d'où l'emploi non seulement du mot « guerre », mais aussi de l'expression « ouvrir le feu » qui relève explicitement du champ lexical de la guerre.

Néanmoins, Hizen parvient à « contre-attaquer » (pour employer un lexique semblable à celui de l'auteur) en retournant la question à Neufville, lui suggérant de parler anglais. L'arrogant Français se retrouve ainsi dans la position de l'arroseur arrosé. Au-delà de l'habile manœuvre du Japonais, c'est la justification avancée par Neufville qui est particulièrement intéressante ici : le Français répugne à utiliser l'anglais car il considère que le français est une « langue universelle », l'emploi de ce dernier adjectif faisant écho au célèbre *Discours sur l'universalité de la langue française* (1784) d'Antoine de Rivarol (1753-1801). Étant donné les circonstances dans lesquelles Pham Van Ky a appris le français, on peut raisonnablement supposer qu'il a été exposé d'une façon ou d'une autre à ce discours d'universalité de la langue française, ou plutôt à une certaine forme de ce discours détourné aux fins politiques de l'époque. Il faut donc voir ici non seulement une pique contre l'arrogance toute coloniale de Neufville, mais aussi une interrogation à l'encontre des arguments employés pour démontrer une certaine supériorité du français. Point final à cette ironie, beaucoup des Occidentaux apparaissant dans ce roman, Hart, Derbeck et Antell (qui n'est pas présent dans ce passage) sont capables de s'exprimer en japonais. Seul le Français est incapable de parler japonais et commencera à manifester de l'intérêt pour cette langue seulement quand il s'agira de séduire la femme de Hizen¹⁰ !

3) Le pouvoir incantatoire des mots, à travers l'épisode du *Namu Amida Butsu*

Plus loin dans le roman, un autre épisode illustre les rapports de force linguistiques sous un autre angle. Les Occidentaux ont remarqué que certains exercices physiques effectués par Hizen étaient particulièrement efficaces, et lui permettaient de tomber sans se blesser. Déterminés à acquérir cette « technique des chutes » (p. 187), les Occidentaux se font les élèves de l'officier japonais. Mais beaucoup d'étapes de l'enseignement posent problème. Ainsi, les « élèves » refusent de saluer le « maître » en se prosternant comme le voudrait la coutume japonaise:

10 C. Belouad, « La question de la langue dans *Perdre la Demeure* de Pham Van Ky, dans le cadre du processus d'occidentalisation du narrateur », *art.cit.*, p. 87-89.

Puis, le plus sérieusement du monde, Neufville invoqua le précédent créé par les premières ambassades européennes en Asie, le contentieux, non réglé encore, concernant le rituel des audiences, la plupart des Blancs refusant de se prosterner. (p. 186)

« Asie », « Blancs » : ici, derrière les questions de protocole diplomatique, le lexique employé pose le problème du « statut » des « races » au XIX^e siècle dans toute sa brutalité. Mais c'est aussi et surtout au niveau de la langue que les problèmes vont se poser. Neufville s'insurge quand il découvre que dans le cadre d'exercices de respiration, Hizen leur fait prononcer les syllabes *na, mu, a, mi, da, butsu*. Soit l'invocation bouddhique *Namu Amida Butsu* ! Le Français refuse de prononcer ces syllabes. On peut lire dans cette rebuffade le refus de se mettre en position de dominé sur le plan culturel en invoquant une divinité relevant d'une spiritualité asiatique.

S'engage ensuite une âpre négociation entre les deux officiers :

Neufville finit par se rendre à ces raisons. Ironiquement, il me suggéra d'accepter, en échange de *Namu Amida Butsu* et en respectant le nombre de syllabes, *La Casquette du père Bugeaud*. Je lui rétorquai que je ne nourrissais aucun ressentiment contre ce personnage mythique, naturalisé au demeurant par mes soldats, mais que la phrase n'offre pas une équivalence exacte exigée par le double mécanisme de l'inspiration et de l'expiration. Enfin, nous convînmes d'une légère altération des vocables, ce qui aboutit à : *Sasu asisa sutsu*. (p. 188)

Nous avons déjà évoqué dans nos deux précédents articles consacrés à *Perdre la Demeure* l'importance de *La Casquette du père Bugeaud*, une chanson mentionnée plusieurs fois dans le roman. Les paroles comiques de ce chant militaire de l'Armée d'Afrique peuvent faire sourire celui qui n'en connaît pas l'histoire. Mais quand on sait que ce « père Bugeaud » est le maréchal Thomas Robert Bugeaud (1784-1849), artisan de la conquête de l'Algérie, on comprend que la revendication de Neufville est loin d'être innocente. L'officier français oppose ici à son homologue japonais un symbole de la conquête coloniale française.

Fruit des négociations, la « légère altération des vocables » permet de parvenir à un accord, mais c'est au prix d'une perte de sens. L'altération n'est donc pas si légère que le narrateur le supposait, et il va d'ailleurs comprendre cela très vite. Cette simple succession de sons ne lui permet pas de réaliser correctement ses exercices :

— Ça ne va pas ? me dit Antell. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que *Sasu asisa sutsu* me déconcerte.

— Pourtant, *Namu Amida Butsu*, vous l'avez emprunté à l'Inde bouddhiste !

— Mais nous y sommes habitués.

Et nous l'avions incorporé dans notre sang et notre souffle, tandis que ces vocables de remplacement, au lieu de purifier l'esprit, le cœur et les sens, les chargèrent de mes soucis anciens : je retombai dans la crainte ressentie naguère pour le bouleversement de notre syntaxe, de notre façon de penser. Et, n'invoquant plus le nom du bouddha Amida, ils étaient dénués de tout pouvoir incantatoire. (p. 189)

On le voit, l'abandon du *Namu Amida Butsu* ne relève pas seulement d'une modification des syllabes. Hizen évoque le rapport des Japonais à cette incantation en employant des mots qui relèvent du champ lexical du corps : « notre sang » et « notre souffle ». C'est une relation littéralement charnelle, une relation physique à la langue qui se dessine. Une relation dont l'altération ne se fait pas sans problèmes. Car nous retrouvons ici un Hizen en proie aux affres du déchirement culturel de sa nation (le déchirement culturel et personnel du narrateur étant un thème majeur de ce roman) . L'ouverture du Japon de Meiji à l'étranger est évoquée dans ses conséquences linguistiques : le « bouleversement de notre syntaxe, de notre façon de penser ». Enfin, à travers les remarques de l'officier japonais, c'est le poids de la culture à laquelle est liée une langue qui transparait, un poids qui donne tout leur pouvoir aux mots.

Soulignons aussi l'emploi par Hizen du mot « incantatoire » pour définir le pouvoir du *Namu Amida Butsu* avant son altération. Ce recours à un lexique du religieux pour évoquer des questions liées à la langue se retrouve en d'autres parties du roman, et contribue à donner une dimension mystique à cette question. Dans la deuxième partie du récit, Hizen évoque la « simonie » (p. 275) pour expliquer l'échange culturel auquel il s'est livré, abandonnant la culture japonaise afin de mieux absorber la culture occidentale. Ailleurs, il qualifiera l'alphabet de « sorte de calvinisme qui proscriit les images » (p. 319) . Comme dans l'épisode du *Namu Amida Butsu*, l'auteur attribue une dimension religieuse, mystique à la question linguistique.

Cette dimension ne se limite pas à *Perdre la Demeure* : le choc culturel provoqué par l'apprentissage de l'alphabet et le passage des idéogrammes chinois aux caractères latins est un thème que l'on retrouve dans d'autres textes de Pham Van Ky. Ainsi, dans un livre consacré à la littérature vietnamienne d'expression française, Karl Ashoka Britto discute de l'importance de cette question dans *Des Femmes assises çà et là*¹¹.

11 Karl Ashoka Britto, *Disorientation: France, Vietnam, and the Ambivalence of Interculturality*, Hong Kong University Press, 2004, p. 143-149.

4) Un autre exemple du pouvoir des mots : l'épisode du dictionnaire

Dans un autre épisode, Neufville, qui a invité Hizen et son épouse Tchiyo à dîner dans sa tente, brandit devant eux un dictionnaire « franco-nippon » (p. 81). Fait très intéressant, Pham Van Ky prend soin de préciser que le dictionnaire est celui de « l'école des langues orientales de Paris ». Pourquoi cette précision, qui n'est pas particulièrement nécessaire à l'intrigue ? Pham Van Ky démontre, à travers le roman, qu'il a une bonne connaissance de l'histoire du Japon comme de celle des relations franco-japonaises au XIX^e siècle. Ainsi, on peut raisonnablement penser qu'il savait que l'École des langues orientales offrait des cours de japonais, et qu'un membre de cette institution avait produit un dictionnaire de cette langue. Pham Van Ky fait probablement référence à Léon de Rosny (1837-1914). Convoquons un instant la figure de ce professeur : pionnier des études japonaises en France, premier titulaire de la chaire de japonais en France dans l'École en question, il a effectivement produit des dictionnaires. Mais il n'a jamais visité le Japon, et n'a jamais vraiment cherché à y aller, se conformant à l'archétype du « savant de cabinet » travaillant au sein d'une grande institution et s'appuyant sur un réseau de « correspondants ». Même si Pham Van Ky n'est pas allé jusqu'à citer le nom de Rosny (et nous ne savons d'ailleurs pas s'il s'était documenté au point de connaître le parcours de Rosny), cette mention de l'École des langues orientales est une référence au centre, à l'autorité culturelle et scientifique encore détenue à l'époque par les Occidentaux : les capitales européennes, Berlin, Londres, Paris, étaient autant de grandes capitales de l'orientalisme. La question de la langue comme outil de domination est logiquement recoupée par la question des rapports de domination entre le centre et les marges. Ici, Neufville convoque un symbole du centre pour mieux s'imposer dans les marges.

5) Une stratégie de résistance par la langue ?

La question de la langue joue aussi un rôle important dans la tragédie familiale qui va frapper Hizen, c'est-à-dire l'adultère de sa femme et la désagrégation de son foyer. En effet, Tchiyo sera séduite par Neufville et ira jusqu'à donner un enfant au capitaine français (p. 363). Au-delà de la discorde entre l'époux bafoué et la femme volage, on peut voir une domination linguistique dans les rapports entre Tchiyo et Neufville : à partir du moment où elle entretient une relation avec le Français, la jeune femme va commencer à apprendre et employer des mots français¹².

Mais face à cette domination, on trouve des stratégies de résistance, par exemple chez Hanako, la fille de Hizen et de Tchiyo :

12 Si Tchiyo s'approprie des mots français pour exprimer son amour envers Neufville, on notera que ce dernier s'approprie, lui, des mots japonais non seulement pour l'amour mais aussi pour blesser Hizen.

Puis, le repas terminé, Katsu vint donner les premières leçons de français à mes enfants.

— *E, bi, ci...* commença ma fille avec autorité.

— *A, bé, cé,* épela mon fils timidement.

— Non, Miss Hizen, gronda affectueusement Katsu : *a, bé, cé.*

— Non, Mister Katsu : *é, bi, ci !*

A, bé, cé. E, bi, ci. Je me bouchai les oreilles pour ne pas entendre ces cliquetis rivaux, combat loyal cette fois, mais immiscé, mais introduit, par effraction, dans la paix et le repos de notre vie familiale, dernier sanctuaire où j'avais à garder intactes l'épouse et la fleur. (p. 75)

Le français et l'anglais représentent ici les influences respectives de Neufville et Hart. Hanako, qui est consciente de l'adultère de sa mère et le réproouve fortement, refuse ainsi d'apprendre le français. Elle fait le choix de la résistance sur le plan culturel.

Ce choix de Hanako sera perpétué, de façon symbolique, par son mariage avec le fils d'un samurai rebelle traqué par Hizen au cours du roman. Évoqué par Hizen dans l'épilogue (p. 363), ce mariage est d'autant plus intéressant que le fils du rebelle a lui-même rejoint l'armée régulière japonaise. À un premier choix d'enfant, ni français, ni anglais, répond donc un choix d'adulte, à la portée plus importante : ni retour au passé japonais (le samurai rebelle, survivant et survivance de l'époque d'Edo), ni assimilation accélérée et problématique de la modernité occidentale (Hizen, l'officier de Meiji). Une lecture optimiste est possible : la nouvelle génération n'a-t-elle pas mieux géré que la génération précédente le mariage entre la tradition et la modernité, entre l'héritage et la nouveauté ?

6) Deux emplois ambigus de la langue : opportunisme et imitation caricaturale

Un personnage, Hou Ki, adopte vis-à-vis des langues étrangères une attitude tout à fait différente de celle du narrateur et de ses antagonistes occidentaux. Il ne s'inscrit ni dans une logique de domination, ni de négociation, ni même de contre-attaque ou de résistance face à la domination. Marchand chinois dont la caravane suit le chantier du chemin de fer, Hou Ki est décrit comme un être peu scrupuleux : il « abreuve les ouvriers Aino en saké » (p. 37), et « broute là où l'attachait Hart, son protecteur » (p. 41). Mais c'est surtout la citation suivante qui illustre clairement le rapport aux langues du personnage : « Il avait géré ensuite un établissement pour matelots européens, à l'enseigne de : Wines, spirits and musmes sold here – Vins, liqueurs et demoiselles en vente ici » (p. 41). Chez Hou Ki, la langue est réduite à son strict minimum, un « pidgin » de négociant itinérant. Si Pham Van Ky a choisi de faire allusion à la vente de liqueurs et de « demoiselles » (qui plus est en employant un mot doté d'une forte connotation orientaliste, et qui peut se lire comme un clin d'œil à Pierre Loti : «

musmes »), ce n'est certainement pas un hasard. La langue est ici associée à certains des instincts les moins nobles de l'homme, créant une rupture avec les profondes considérations culturelles, voire civilisationnelles, de l'officier Hizen.

Dans un registre similaire, on trouve un autre personnage, le répugnant Yatoi, qualifié de « médocastre » par Hizen. Rappelons que ce mot, vieilli, est un synonyme de « mauvais médecin » ou de « charlatan ». Yatoi s'exprime dans un galimatias composé de japonais et d'anglais :

« Yatoi, le troisième impétrant, s'imposa de lui-même par le jargon dont il émaillait volontiers son japonais :

- Tu as mal au *coco-nut* – tête ? Je te vais te couper les *grass* – cheveux – pour dégager la blessure » (p. 39-40)

Dans le même passage, Yatoi est décrit comme « étranger à lui-même » (p. 40), caractéristique que l'on peut considérer comme le résultat d'un rapport à la langue fondé sur une imitation, une assimilation partielle et imparfaite. Autre point important, il est précisé que Katsu, le médecin-interprète du camp si zélé dans sa volonté d'assimiler les techniques occidentales, déteste Yatoi. Cela nous amène à voir en Yatoi un double négatif, un jumeau répugnant du jeune Katsu. Yatoi illustrerait, de façon exagérée et caricaturale, une situation dans laquelle le zèle d'assimiler une culture étrangère est poussé jusqu'à l'imitation, y compris au niveau linguistique. Pham Van Ky se plaît à forcer le trait en donnant, par la bouche de Hizen, le surnom de « Face-de-Singe¹³ » à Yatoi. Mais la seule répugnance suscitée par les mauvaises manières de cet individu peut-elle justifier une réaction si violente chez Hizen et Katsu ? Non. Peut-être les deux officiers japonais, profondément et sincèrement impliqués dans un processus d'assimilation de la culture occidentale, voient-ils une forme dégradée d'eux-mêmes en Yatoi ? À travers leur dégoût pour le médocastre, c'est toute la douleur de ce que Bernard Hue appelle un « écartèlement de métis culturels¹⁴ » qui serait évoquée ici. Hue emploie cette expression au sujet de Pham Van Ky et d'autres écrivains vietnamiens d'expression française, mais nous considérons qu'il est possible, et même pertinent, d'étendre cette définition aux personnages créés par l'auteur dans *Perdre la Demeure*.

13 Ironie car c'est un narrateur japonais qui emploie ce terme qui peut avoir une connotation raciste. L'auteur dresse le portrait d'un Asiatique, Hizen, qui a été influencé par l'Occident au point de reprendre à son compte certains stéréotypes élaborés par les Occidentaux de l'époque au sujet des Asiatiques.

14 Bernard Hue, *Littératures de la Péninsule indochinoise*, Éditions Karthala – AUF, 1999, p. 365.

Conclusion : ambiguïté de la langue et possibilité de médiation

Dans *Perdre la Demeure*, nous redécouvrons une vérité simple : les échanges linguistiques reposent rarement sur une base d'égalité et de neutralité. C'est encore plus vrai dans un contexte colonial ou quasi-colonial tel ce front pionnier du Hokkaido. À travers les différentes stratégies linguistiques déployées par les personnages de son roman, Pham Van Ky nous permet d'entrevoir toute l'ambiguïté de la langue. Arme de domination, arme de séduction, instrument de domination, mais aussi source de pouvoir dans un sens positif, un pouvoir aux qualités quasi-mystiques, un pouvoir incantatoire.

Si Pham Van Ky décrit plusieurs emplois de la langue dans des perspectives négatives (usage belliqueux de Neufville, usage cynique de Hou Ki, usage dégradé de Yatoi), c'est pour mieux les dénoncer. Mais cela n'empêche pas l'auteur d'esquisser d'autres possibilités. C'est un des Occidentaux, Antell, qui incarne une perspective plus positive des rapports entre Occidentaux et Asiatiques, notamment à travers la connaissance de la langue de l'Autre. Ingénieur et subordonné du Britannique Hart, l'homme est présenté comme un « Russo-Finois naturalisé américain » (p. 39). Cette identité complexe, ce caractère de « métis culturel » contraste avec les images renvoyées par Hart et surtout Neufville, qui offre une caricature de l'Occidental sûr de lui et convaincu de la supériorité de sa langue et de sa culture. Au contraire, Antell est décrit comme sachant parler japonais, et qui plus est un japonais admirable : selon Hizen, « Il parlait notre langue avec une diction d'érudit et l'accent de Tokyo¹⁵ (...) » (p. 93). Sa maîtrise de la langue constitue un point d'autant plus important que contrairement à Hart et Derbeck, il n'en fera pas un usage belliqueux. De plus, au cours de l'épisode du *Namu Amida Butsu*, Hizen remarque qu'« Antell, frotté de bouddhisme, n'élevait pas d'objections majeures à l'invocation que je leur avais imposée » (p. 188), ce qui marque l'ouverture culturelle du personnage. Avec ce personnage d'Occidental étranger à la logique de domination par la langue et la culture manifestée par Hart et surtout par Neufville, Pham Van Ky laisse, malgré tout, la porte ouverte à une possibilité de médiation.

15 On peut faire deux commentaires au sujet de ce passage : la mention de Tokyo dans le parcours d'Antell est à mettre en parallèle avec la mention de l'École des langues orientales, explicitement « de Paris » (p. 81) dont nous avons parlé plus haut : toujours cette référence au « centre ». Le second point concerne le parcours d'Antell qui fait l'objet d'un développement assez long, occupant les deux-tiers de la page 81 : il y est notamment fait mention d'un naufragé japonais sur les côtes russes devenu enseignant de japonais, ou encore de l'« École japonaise de Russie » fondée en 1736. Ces détails démontrent, une fois de plus, une bonne connaissance des relations entre l'Occident et le Japon de la part de l'auteur.